

LE DERNIER DOSSIER DE MA CARRIÈRE Par NGUYEN QUOC HUNG

En 1982, à l'occasion de la Fête du Travail, trois détenus politiques au Sud Vietnam, c'est-à-dire un ancien commandant des forces spéciales, un ancien capitaine pilote de Vietnam Air Force et moi-même, ancien magistrat, étions libérés du Camp de rééducation de Thanh Cam à Thanh Hoa.

Après avoir rempli les formalités d'usage de sortie du camp, nous recevions chacun 59 dông (piastres) équivalent à 1,77F à l'époque, comme frais de retour au foyer par la voie ferrée. C'était ville Ho Chi Minh (anciennement Saigon).

Thanh Hoa se trouve bien sur sur le chemin de Ha Noi à Ho Chi Minh mais nous décidâmes de remonter à Ha Noi pour repartir de là à Ho Chi Minh car il était difficile d'obtenir une place de Thanh Hoa à la ville Ho Chi Minh dans ce vieux train Transindochinois sur cette ligne de chemin de fer inaugurée jadis par l'Amiral Decoux, alors Gouverneur général de l'Indochine, inutilisée pendant la durée des deux guerres et récemment remise en service par les autorités de Hanoi après leur conquête du sud Vietnam.

Mais où trouver de l'argent pour ce trajet supplémentaire de Hanoi à Thanh Hoa ? Les 59 dông reçus permettaient seulement d'aller de Thanh Hoa à Ho Chi Minh. Il nous fallait donc, non sans regrets, vendre nos ultimes biens qui avaient été confisqués à notre entrée au camp et qui venaient de nous être rendus à notre libération : pulls, montres, et stylos quoique vieux de plus de dix ans, apparaissent comme des objets rares aux yeux de nos compatriotes du Nord.

C'est ainsi qu'après trois jours d'attente à Hanoi, nous étions parvenus à trouver des billets pour la ville Ho Chi Minh. Après trois arrêts du train, nous étions réduits à nous asseoir en tailleur sur le plancher au milieu du wagon, tant la bousculade était grande ainsi parmi les voyageurs dont les billets seuls ne suffisaient pas pour garantir une place assise sur un banc.

Le train était toujours bondé à son arrivée à Thanh Hoa. Des voyageurs se juchaient sur les plateformes entre deux wagons. Nous craignons moins d'être bousculés à la montée du train que d'être la cause involontaire d'une dispute dont nous supporterions les rigoureuses conséquences. Notre cadre-éducateur ne nous avait-il pas fait ses dernières recommandations à ce sujet ? "Évitez toute friction avec la population pour montrer que vous avez bien profité des leçons reçues et que vous êtes capables de vivre en paix dans un Vietnam socialiste" "Le moindre incident de ce genre, avait-il ajouté, vous ramènera directement au camp pour un nouveau recyclage". De plus, notre physique délabré et notre apparence de brebis égarée, en trahissant notre condition de frais émoulus d'un camp de rééducation, inciteraient plus d'un à nous marcher sur les pieds.

La vieille locomotive se traînait à une vitesse de croisière d'à peu près 40km heure. Arrivés à la gare de Huê, à mi-chemin du parcours, nous assistions à une prise d'assaut par un groupe de jeunes gens à l'aspect menaçant dans leur tenue style hippie, cheveux hirsutes, blue-jean délabrés et chemises bariolées malpropres. Ils se répartissaient rapidement dans le wagon et s'incrustaient sans ménagement parmi les voyageurs déjà en place. Par hasard, le

plus en vue d'entre eux s'installa à mes côtés. Ses longs cheveux tombant sur les épaules, sa chemise noire et son regard autoritaire derrière des lunettes noires qu'il ôtait et remettait de temps en temps d'un geste arrogant m'indiquaient qu'il était le chef.

Le désordre se tassa peu après que le train reprenait sa course. J'en profitais pour me frayer un passage le plus imperceptiblement possible vers les toilettes. A mon retour ; j'entendis une voix crier : "Le chapeau !". Je réalisais sans peine que c'était moi, le chapeau, car j'avais sur la tête un vieux chapeau cabossé, qu'un co-détenu m'avait offert en souvenir d'adieu à ma sortie du camp, tous deux fort affligés du fait que nous ne nous reverrons plus jamais.

Je continuais de regagner ma place, tout en soutenant, avec un mince sourire mal à l'aise, le regard inquisiteur que le chef fixait sur moi. A peine assis, je l'entendis s'enquérir sur mon état, d'où je venais, où j'allais, quel métier je faisais etc... Sans hésitation, je lui répondis que "je venais de sortir d'un camp de rééducation et que je regagnais mon foyer à la ville Ho Chi Minh" car j'avais appris dans le camp que la haine de nos compatriotes au début contre les détenus politiques se commuait peu à peu avec le temps en compassion.

La réaction n'en se fit pas attendre. Changeant brusquement d'attitude à mon égard, il me serra discrètement la main et me demanda : "N'avez-vous pas remarqué quelque chose ?" -"Si, répondis-je, mon chapeau a fait tiquer quelqu'un, n'est-ce pas ?".

"Pas très exactement cela ! C'est plutôt notre mot de passe pour vous désigner comme étant une des personnes à détrousser cette nuit lorsqu'il n'y aura plus de lumière dans le wagon".

- "Ah bon ! Mais je suis plus que fauché !"
- "Je m'en suis aperçu effectivement. Ne vous inquiétez pas, tout a changé maintenant".

Sur ce, nous poursuivions tranquillement notre voyage sans parler davantage. Vers midi, lors d'un court arrêt du train à une nouvelle gare, sur quelques mots soufflés à l'oreille par le chef, un de ses hommes sauta du train et revint aussitôt avec deux assiettes de riz au poulet encore fumant. Le chef en prit une et me tendit l'autre : "Bon appétit, vous devez avoir faim". C'était vrai mais je refusais poliment de la main. Comme il insista : "Faites-nous le plaisir d'accepter, Tonton, c'est d'ailleurs tout ce que nous pouvons faire pour vous !". Sans plus me faire prier, surtout n'ayant pas revu depuis sept ans un seul morceau de poulet, je m'en régalais et conservais de ce repas un souvenir inoubliable.

Le lendemain matin, de très bonne heure, lorsque le train s'arrêta à une autre gare, le chef me serra bien fort la main en me disant : "Nous vous quittons ici. Mais soyez sans craindre, on s'occupera de vous. Bon retour !" J'acquiesçais d'un signe de la tête sans l'avoir trop bien compris.

Aussitôt après sa descente du wagon, un autre groupe de jeunes gens ayant la même tenue et la même allure que les précédents, fit irruption dans le train en même temps que d'autres voyageurs, sous les exhortations d'une voix féminine qui criait en français : "Barrez-vous, barrez vite !".

Ma stupéfaction était encore profonde lorsque qu'une jeune fille me murmura à l'oreille : "Quant à vous, restez tranquille, on ne vous délogera pas". Vêtue d'un blue-jean bien serré et d'un t-shirt bleu marine, elle me paraissait fort allègre, menue et énergique à la fois, dans la beauté de ses vingt ans. Elle prit place sur la banquette, juste derrière ma nuque, car j'étais toujours assis sur le plancher, me prenant ainsi en protection de façon étrange entre ses belles longues jambes !

Pendant que le train reprenait sa course, j'engageais la conversation : "Il me semblait vous entendre parler en français tout à l'heure ?" – Oui, j'étais dans un lycée français" me répondit-elle laconiquement. Elle me tendit en même temps un sandwich au porc rôti et une boîte de coca-cola fraîche en disant : "Tenez, c'est pour vous. Mes copains vous ont recommandé à moi".

J'obéissais sans façon. Je m'assoupissais peu après, épuisé de fatigue, entre ses frêles jambes protectrices, jusqu'à ce qu'elle me réveilla le lendemain au lever du jour, en me secouant par les épaules : "Nous voilà arrivés à Bien Hoa !" Dehors le brouillard et le silence couvraient encore le paysage. Elle me mit déjà dans la main un chapelet de "nem" et me dit en souriant : "Reprenez donc goût aux nem de Bien Hoa, Tonton !". Je dévorais avec délices en un seul trait l'un après l'autre, devant toute la bande qui se réjouissait du spectacle, tous les dix petits cubes de jambonneau renommé que l'on mange ordinairement avec du pain ou des galettes de riz.

Après le petit déjeuner original et impromptu, nous poursuivions en silence notre route, lorsque soudain la jeune fille ordonna à haute voix en français à sa bande : "Tirons nous !". J'entendis aussitôt les bruits de chute des sacs pesants jetés dehors, à travers les fenêtres du wagon, suivis de près par toute la bande qui sautait du train en pleine marche. S'appêtant elle aussi à les suivre, elle se retourna et me fit de la main un signe d'adieu.

"Mais pourquoi, pourquoi tout cela ? "Me hâtais-je de lui demander. "Je ne pourrais pas débarquer à la gare, tu le sais bien ! "

"Pourrais-je te revoir, mon enfant ? " Ajoutais-je avec précipitation. Elle répondit : Depuis quand hélas, les marginaux ont-ils une adresse ? Adieu, Tonton". Elle lâcha avec amertume cette fameuse phrase "Autant en emporte le vent ! " Qui en disait long sur ses regrets d'un passé heureux d'enfant de bonne famille ayant suivi quelques années de scolarité dans un bon lycée.

Sur cette réplique, la jeune fille sauta à son tour du train, rejoignant ses camarades qui se relevaient de leur chute, les uns après les autres, pour s'enfuir ensemble dans le sens inverse de la marche du convoi. Je regardais leurs silhouettes en demi-teinte s'éloigner et disparaître dans la brume complice et je me sentais étrangement seul dans le vieux train qui m'amenait vers mon ultime destination.

Je revis alors en mémoire tous ceux – hommes, femmes et même enfants, que tout au long de ma carrière de magistrat, j'avais été appelé à condamner avec la froideur de la logique et de la loi, pour "trafic de contrebande et pour vols", délits aggravés encore par les circonstances au milieu desquelles ils étaient commis, selon les termes consacrés, "dans les wagons de chemin de fer servant au transport des voyageurs et de marchandises et formant convoi".

Leur dossier contenait des renseignements sur leur personne, leur santé, leur identité et leurs antécédents judiciaires mais ne me laissait pas entrevoir les sentiments de pitié et de charité dont ils pouvaient être capables, en un mot, cette sensibilité humaine que je découvrais aujourd'hui en eux. Ce fut ainsi que leur dossier qui s'ouvrait fortuitement sur cette route de voyage du Nord au Sud Vietnam au soir de ma vie, se présentait comme mon propre procès et me pesait lourd sur le cœur !

NGUYEN QUOC HUNG

NDLR : l'auteur Mr NGUYEN QUOC HUNG était magistrat de l'ordre judiciaire à ce titre, il est incarcéré pendant 7 ans dans différents camps de concentration communistes au V.N à l'arrivée des troupes communistes nord vietnamiennes à Saigon en 1975.

